

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Du goguenard comme écriture**  
**Le Champion de cinq heures moins dix de Jean-Marie Poupart**  
Jean-Marie Poupart, *Le champion de cinq heures moins dix*,  
Leméac, 1980, 302 p.

Jean-Louis Major

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, J.-L. (1981). Du goguenard comme écriture : le Champion de cinq heures moins dix de Jean-Marie Poupart / Jean-Marie Poupart, *Le champion de cinq heures moins dix*, Leméac, 1980, 302 p. *Lettres québécoises*, (21), 53–54.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Photo : Kéro

## Du goguenard comme écriture

### *Le Champion de cinq heures moins dix* de Jean-Marie Poupart

L'écrivain sort de chez lui. Au restaurant il s'installe à la place qu'on lui désigne. Qu'est-ce qui le distingue des autres dîneurs ? Il écrit à table. Serait-il journaliste ? Il n'a pas la morgue du pouvoir ni l'assurance d'être publié demain. Étudiant qui termine à la sauvette un devoir en retard ? Déjà trop vieux pour ces jeux. Si on lisait ce qu'il écrit ?

Sur une fiche non lignée il note des bribes du dialogue d'un couple à la table voisine ; sur la fiche suivante il décrit le comportement d'un autre couple qui feint d'entretenir une

conversation animée chaque fois que la serveuse s'approche. À la fin du repas il a noirci les quatre ou cinq fiches placées à côté de son couvert ; l'une ne porte qu'une seule phrase : « la littérature coupe l'appétit mais ne nourrit pas son homme. »

De retour chez lui, il transpose le dialogue en style indirect puis rature une phrase pour la rétablir en style direct. Il abrège la description du couple à la fausse conversation, cherche une phrase d'attaque — il faudrait un ton mordant — mais ne trouve rien ; il essaie : « Plus loin, je

remarque un couple silencieux, taciturne », se dit que c'est mou mais ne rature pas ; il ajoute une réflexion exclamative à la fin du paragraphe. Il transcrit les deux paragraphes dans un cahier après avoir inscrit la date en tête de la page. Les deux autres notes, le jeu de mots sur la littérature et une amorce de description de la serveuse, vont rejoindre un paquet de fiches sur le coin le plus éloigné de sa table de travail. « Le coin de la discale », se dit-il pour le plaisir de se répéter le mot, qu'il aime bien depuis qu'il l'a rencontré dans le dictionnaire étymologique.



Du matériel pour un roman ? Cela n'a rien à voir avec *Terminus*, auquel il travaille — depuis combien de temps déjà ? S'il publiait cela en vrac ? En s'y mettant un peu il aurait de quoi faire un livre avec le matériel d'une année. Cela pourrait s'intituler *Carnets d'un romancier*. Ouais ! dans le genre grand-écrivain-français. Ou *Une année dans la vie de Jean-Marie Poupart*, genre Marie-Claire Blais à la blague. Bah ! quand il n'y manquera que le titre, on verra bien. Il lui suffira de terminer l'année comme il l'a commencée, de récrire ici et là, d'éliminer certaines notes, d'en ajouter quelques-unes à certaines dates. Pourquoi pas ? Tout ce qu'il pourrait y faire entrer de réflexions, de choses vues, de cette vie de chaque jour qu'il prend plaisir à noter sur le vif mais qui ne trouve pas place dans ses romans...

Quand le dîneur est-il devenu écrivain ? Ou n'était-il qu'un écrivain déguisé en dîneur ?

Cet écrivain que j'imagine, vous l'avez deviné après que je l'eus nommé, c'est Jean-Marie Poupart. Aux paragraphes sur les dîneurs se sont ajoutés des conversations entendues ou fictives, des portraits de personnages en acte, toute une galerie de personnages, Odette, le voisin, le critique et sa maîtresse, des collègues enseignants ou écrivains, une caissière, le récit de rêves, de rencontres, d'épisodes quotidiens, cocasses ou navrants, des souvenirs d'enfance, de collège. L'écrivain est devenu son propre personnage, son journal s'intitule *Le champion de cinq heures moins dix\**. Pourquoi ? Collégien, d'ordinaire médiocre joueur de badminton, il lui arriva de gagner facilement pendant tout un après-midi. Puis à cinq heures exactement il avait cessé de marquer des points. Mais à ce souvenir se surimpose un peu de littérature : Poupart remarque que le surnom ne lui déplaît pas du tout puisqu'il lui permet de s'asseoir « sur la même banquette que la célèbre marquise de Paul Valéry ».

Sous ce titre qui le place tout juste en avance sur la marquise, Jean-Marie Poupart donne à lire son journal de l'année 1979 : « traduit du goguenard par l'auteur lui-même », précise-t-il. Ses notations sont situées dans une

chronologie mais ne créent pas une durée, il le constate entre parenthèses : « Quand j'examine ce que j'y note, ce journal pourrait tout aussi bien se situer en 1969 ou en 1989. »

La marquise sort à cinq heures. Jean-Marie Poupart s'installe sur la même banquette qu'elle et capte sur le vif des bribes de la bêtise. Son journal n'a rien d'intime, il est personnel, même quand l'écrivain use de la première personne : « Je n'écris ici rien de bien intime. Je le redis : que des choses personnelles. » C'est le journal des sorties plutôt que celui du monde intérieur : Valéry en smoking, goguenard et répétant son mot préféré. L'allusion littéraire m'a entraîné trop loin, on imagine mal Poupart en smoking ou s'adonnant aux abstractions matinales des *Cahiers*. Plutôt hush puppies et pull-over, autobus et cinéma. Humoriste ou caricaturiste, il est de la famille des chroniqueurs. Les tourments de l'âme ne sont pas son fort : « Moi, mes dialogues intérieurs, c'est Dupont et Dupond qui s'échangent des banalités qu'ils estiment profondes ou insolites. »

Bien entendu, il est beaucoup question de littérature dans *Le champion de cinq heures moins dix* : ce sont les carnets d'un écrivain. Mais lorsque l'écrivain parle de soi il devient personnage et se met en scène, c'est encore une forme d'extériorité. La littérature y est moins un rapport de l'écriture à la subjectivité qu'une institution et un milieu où l'on rencontre un certain

Jean-Marie Poupart. D'ailleurs les écrivains, les critiques et les lecteurs ressemblent à s'y méprendre à la faune qu'on rencontre au restaurant, à la sortie du cinéma, dans les soirées mondaines ou dans les réunions de famille. À propos d'un esthète amateur de prose poétique, Poupart note : « À ses yeux, je ne suis pas un écrivain. Je lui fais l'effet d'un livreur de pizzas qui serait passé par l'entrée des artistes. Et qu'on aurait pris pour un équilibriste. » En fait, son humour est un excellent décapant. Tant pis s'il ne reste plus grand-chose sous la crasse et le vernis.

Dans la préface à ses *Carnets d'un écrivain*, sans doute pour en justifier la publication, le romancier britannique Somerset Maugham évoquait longuement le *Journal* de Jules Renard. Jean-Marie Poupart, lui, se contente d'en citer une phrase en exergue. D'ailleurs il ne serait pas étonnant que ce soit l'une de ses lectures préférées. Mais s'il lui avait pris la fantaisie d'ajouter une préface à son journal de l'année 1979, Poupart n'aurait sans doute pas invoqué un précédent littéraire, plutôt la réalité ou la société ou la bêtise humaine. Mais ce serait déjà trahir sa façon que de recourir à des concepts de cet ordre. Et puis comment se fendre d'une préface quand tout ce qu'on écrit est ponctué d'un hum !, d'un bah !, d'un ouais !, ou pourrait l'être ? Sous son regard, les gestes et les paroles prennent un petit air louche d'essayer de donner le change, d'en remettre un peu pour la galerie. Et pour que tout cela tienne entre les pages d'un carnet, il suffit d'un coup d'épingle.

Quelqu'un a dit — était-ce Gide ou Martin du Gard ? — que tout écrivain devrait tenir des carnets mais ne jamais s'y reporter. Les publier est peut-être une façon de s'en détacher. Chose certaine, pour Jean-Marie Poupart, les écrire est tonifiant. Quant au lecteur, après avoir souri ou grincé des dents mais sans s'être jamais ennuyé en compagnie du *Champion de cinq heures moins dix*, il pourra s'en détacher à son tour, comme de l'année écoulée. □

## le champion de cinq heures moins dix



jean-marie poupart

traduit du goguenard  
par l'auteur lui-même

LEMÉAC

Jean-Marie Poupart, *Le champion de cinq heures moins dix*, Léméac, 1980, 302 p.